

JEAN-LUC MARCASTEL

ILLUSTRÉ PAR AMBROISE MURA

MALNOUE

le monde oublié

 **ÉTINCELLES**

PROLOGUE

7 juin 1944

— Vous devriez dormir, Caporal. Demain vous aurez besoin de toutes vos forces.

Celui qui venait de parler, un homme d'une quarantaine d'années, habillé d'un pantalon de toile épaisse enfoncé dans de solides chaussures de marche et d'une veste de chasseur, le fixait de son regard clair et bienveillant.

Le capitaine Thierry de la Motte, un vrai soldat lui, avait été envoyé de l'Angleterre pour encadrer et diriger le petit groupe de résistants auquel André appartenait.

Il avait certainement raison, mais André ne parvenait pas à s'endormir.

— Ne traînez pas trop.

André acquiesça, même s'il doutait de pouvoir obéir.

Il regarda l'officier s'éloigner dans la clairière où ils avaient installé leur bivouac, au milieu duquel brûlaient encore les restes d'un bon feu.

On avait beau être en juin, les soirées n'étaient pas si chaudes que ça. On avait grillé un peu de viande que des fermiers d'alentour, des sympathisants, leur avaient offerte.

Cette scène rappelait à André les quelques étés qu'il avait passés chez les scouts.

Des silhouettes étaient allongées près du foyer.

On aurait pu songer à une simple bande de copains campant dans les bois... et après tout, c'est ce qu'ils étaient tous, des copains, soudés par bien plus que ce qu'ils étaient capables d'exprimer : un même amour pour leur pays et la liberté.

Mais c'était avant qu'on remarque le fusil ou la mitraillette que chacun gardait contre lui, comme il l'aurait fait d'une chose précieuse.

Dans la pénombre nocturne seulement égratignée

par la rouge clarté du foyer, le capitaine passait de l'un à l'autre, distribuant un mot gentil, un encouragement.

Quarante ans... Il avait dû en voir de durs. Parfois, quand il leur parlait, André devinait, sous le bleu doux de son regard, des souvenirs redoutables qui devaient le hanter certaines nuits plus que d'autres.

Du haut de ses dix-neuf printemps, André n'imaginait même pas avoir un jour l'âge de l'officier. Ça lui paraissait si loin... Et avec ce qui les attendait demain...

Non, il préférerait ne pas y penser.

Dix-neuf ans... Cela lui semblait à la fois si court et si long.

Si loin, la mort de leur mère, à Georges et à lui, de la tuberculose, cette terrible maladie.

Leur père avait refait sa vie avec une autre femme, ailleurs... Georges et lui avaient donc été envoyés deux ans à l'orphelinat Saint-Vincent, au Moulleau, près d'Arcachon, dont l'air était, disait-on, plus sain, surtout pour les enfants de tuberculeux.

André gardait de ces années avec Georges d'étranges souvenirs, le chagrin de la perte se mêlant à la complicité qui avait grandi entre eux deux.

Puis le déchirement quand, au bout de deux ans, on avait envoyé Georges chez leur grand-mère, à Marcillac, et lui chez leur père.

Ç'avait été une période difficile.

Leur père n'était pas foncièrement un homme mauvais, mais sa nouvelle femme lui avait donné deux enfants, et elle ne voyait pas d'un bon œil débarquer dans sa vie ce garçon d'un premier lit.

Elle lui avait rendu la vie si insupportable que, au bout d'un an, il avait fugué pour retourner chez sa grand-mère... Mémé Plas, à Marcillac-la-Croisille.

Leur père n'avait pas insisté pour le récupérer.

Il s'était donc installé chez Mémé Plas, dans ce village de Corrèze où ce dragon de femme, toujours habillée de noir, était redoutée par tous et toutes, mais cachait, sous ses dehors revêches, un cœur assez grand pour accueillir deux orphelins, et bien plus encore.

André avait passé chez elle, entre le lac, les forêts, les ruisseaux, en compagnie de Georges, et mis à part les tracasseries du Crapaud, le petit caïd du village, des années merveilleuses...

Mais, comme il l'avait appris très tôt, rien ne dure jamais.

Georges avait fini par partir pour entamer des études aux enfants de troupe¹, et lui était resté avec Mémé Plas... Puis, à son tour, il avait quitté Marcillac pour intégrer l'école des cadres d'Aiguebelle dans le Var.

Il avait apprécié son passage là-bas, même s'il s'y était senti un peu seul. Il avait alors eu tout le temps de s'adonner à sa passion, la poésie...

Il envoyait ses poèmes à Georges et lui demandait de les noter... Ils s'écrivaient au moins une fois par semaine.

C'étaient essentiellement des poèmes d'amour, le plus souvent tristes... comme ceux qu'on peut écrire à cet âge écorché.

1. Les enfants de troupe sont des collégiés ou lycéens administrés par l'armée. Les élèves y sont formés dans un cadre paramilitaire. Leurs études sont prises en charge par l'État. L'internat est obligatoire. Les enfants de troupe doivent ensuite travailler un certain nombre d'années pour l'armée afin de couvrir leurs frais.

Puis était venue la guerre.

On en parlait depuis longtemps... Et, quand elle avait été là, on ne l'avait d'abord pas sentie, cette « drôle de guerre » où la France et l'Allemagne, techniquement en conflit, se surveillaient et manœuvraient chacune de son côté de la frontière, comme des gosses se faisant des grimaces au-dessus d'une haie.

Puis la catastrophe, quand l'armée allemande avait débordé les lignes françaises comme un chien renversant un jeu de quilles : la débâcle... la défaite, humiliante.

Le gouvernement s'était réfugié à Vichy, dans cette moitié de pays que leur avait abandonnée le vainqueur.

Au début, comme Georges, comme tant d'autres, il avait cru à la propagande qu'on leur servait. Mais, plus les mois passaient, plus ces arrestations, ces rafles, ces exactions, le sort affreux qui attendait ceux qui avaient le malheur de s'élever un peu trop fort contre le maréchal Pétain et le régime de Vichy, le révélaient.

Puis, en novembre 1942, la mascarade de la zone libre était tombée...

Il avait suffi d'une rencontre, de quelques mots échangés, le nom d'un réseau de Résistance alors qu'il rentrait en Corrèze, et il avait basculé...

Mémé Plas avait bien essayé de le dissuader, par crainte de ce qui pouvait lui arriver... mais elle manquait de conviction. Elle non plus n'aimait pas voir les soldats allemands se pavaner dans le village ou donner des ordres aux uns ou aux autres, jusqu'à la police qui leur léchait les bottes...

Elle ne l'avait pas dit bien sûr, avare qu'elle était sur l'expression de ses sentiments, qu'elle dissimulait souvent sous une agressivité bourrue, mais il avait deviné, dans l'éclat de ses yeux, alors qu'il enfourchait sa moto pour partir et ajustait ses lunettes, qu'elle était fière de son petit-fils.

Georges, lui, n'avait pas compris.

Il était, depuis quelque temps, installé à Tulle avec sa fiancée. Ils se voyaient moins.

Mais quand André lui avait fait part de sa volonté d'entrer dans le maquis, il s'était emporté, avait

vitupéré avec véhémence, essayé de le faire changer d'avis.

Georges était profondément convaincu du bon droit du maréchal, de sa légitimité, lui, le héros de Verdun. Avec ses alliés allemands, il luttait contre la canaille communiste qui, autrement, ferait main basse sur ce pays comme elle le ferait sur toute l'Europe.

André avait tenté de lui faire comprendre que ce n'était pas un combat politique ou idéologique, seulement un désir de liberté, de justice... Au fond, peut-être était-ce en effet idéologique, mais pas au sens où Georges l'entendait.

Ils s'étaient donc séparés, fâchés, et cela l'avait beaucoup affecté.

Il aimait profondément son frère et souffrait de cette brouille.

Il avait écrit à la fiancée de Georges, Gisèle, une gentille jeune fille qui, comme lui, adorait la poésie... Il lui avait exprimé son regret quant à cette dispute. Elle l'avait compris. Peut-être, par son entremise, parviendraient-ils à se réconcilier, Georges et lui... plus tard.

Plus tard... quand tout cela serait terminé, que le pays serait libéré du joug des Allemands et de leur *führer*¹.

Et en parlant de frères...

Son regard balaya brièvement les formes assoupies près du feu... Ses frères, ses frères d'armes.

Tous issus d'horizons différents : ouvriers, paysans, fils d'instituteurs. Ils avaient pourtant en commun un même feu, une même foi, celle en leur pays, sa grandeur, son âme, et le désir de lutter pour les protéger.

Au début, quand il était arrivé parmi eux, ils l'avaient raillé, lui, le chétif, le gringalet, le « Péquelet », comme le surnommait Mario, un des leurs, d'origine espagnole, qui était remonté du sud pour se joindre à eux. On l'appelait le « Poète » aussi, quand, le soir, il sortait son carnet pour écrire quelques vers.

Mais son courage, sa fiabilité, son calme, sa loyauté et son autorité tranquille, lui qui savait se faire entendre sans brusquerie, les avaient conquis

1. Titre, qui signifie « guide » en allemand, porté par Adolf Hitler.

les uns après les autres, et, si on utilisait encore le Poète ou le Péquelet pour l'interpeller, c'était avec respect.

Ils lui avaient même demandé de leur lire certaines de ses œuvres. Il avait accepté, d'abord réticent, puis de plus en plus à l'aise, gagnant de l'assurance à mesure qu'il voyait leurs yeux briller d'émotion.

Il leur avait lu certains poèmes sur une belle perdue qui les avaient bouleversés, et pour cause, il y avait mis tout son cœur en songeant à une certaine jeune fille qui ne quittait jamais ses pensées.

Il leur avait même composé une chanson, *La France dans les bois*, sur la Résistance, leur combat... Ils avaient tellement adoré qu'ils l'avaient reprise à tue-tête et en avaient fait l'hymne de leur compagnie.

Ensemble, ils avaient défié la milice, risqué leur vie, la torture... noué entre eux des liens indissolubles.

Cela faisait un an qu'il était entré dans la Résistance... et il avait l'impression d'y avoir passé une vie entière, tant chaque moment avait été intense.

Tout cela l'avait amené ici, à ce campement dans une forêt de Dordogne, cette nuit du 7 juin 1944.

La veille, les troupes américaines avaient forcé les défenses allemandes et le fameux « mur de l'Atlantique » en débarquant sur les côtes normandes.

Le vent de la liberté soufflait. Tous les réseaux de l'armée secrète avaient été mis sur le pied de guerre... C'était maintenant ou jamais !

Les Allemands étaient aux abois, leurs divisions stationnées au sud remontaient vers le nord pour contrer l'attaque alliée.

Son groupe de résistants, comme tant d'autres partout en France, avait reçu l'ordre de retarder l'avancée des troupes allemandes par tous les moyens, de les harceler, de ne leur laisser aucun répit.

Or, demain, la division SS Das Reich, une des plus terribles, qui s'était déjà sinistrement illustrée sur le front de l'est, en Russie, où elle avait commis bien des atrocités, traverserait la région pour remonter vers le nord...

Il fallait les intercepter.

Quand le capitaine avait annoncé leur objectif, tous l'avaient écouté dans un silence religieux.

C'était une mission de sacrifice. Peu, ou aucun d'entre eux, en reviendraient. Que pouvaient-ils espérer, eux, une poignée, contre une des plus redoutables divisions de l'armée allemande qui avait déjà mené des dizaines de batailles partout en Europe ?

Mais aucun n'avait protesté. Tous savaient pourquoi ils étaient là, et ce qu'impliquait de se battre pour son pays, pour la liberté.

Les yeux avaient brillé. Des mots avaient été échangés. Ils avaient entonné *La France dans les bois*.

Le cœur d'André s'était gonflé de fierté, pour ses compagnons, pour lui.

Ils accomplissaient ce qui était juste et, s'ils tombaient demain, ils passeraient dans l'autre monde en sachant qu'ils avaient bien employé leur temps et leur vie... Car les ténèbres ne l'emportent que si on les laisse gagner.

Ces mots, ils les avaient faits siens voilà six ans, cette année où il avait perdu son cœur et acquis un

espoir, une force qui le portait encore aujourd'hui, au plus sombre de la nuit.

Cette histoire, il ne l'avait jamais racontée à personne, même pas à Mémé Plas, même pas à Georges, car aucun ne l'aurait cru... Une histoire qui lui revenait maintenant, sur une traîne aigue-marine et un regard d'or.

Une histoire qui avait un nom...

Malnoue.



CHAPITRE 1

La Vieille

— Ne rentre pas trop tard, Dédé.

La voix surgissait de la maison cossue aux fenêtres fleuries dont on laissait tout le temps la porte ouverte, du mois de mai au mois d'octobre.

On ne craignait pas les voleurs, à Marcillac-la-Croisille, petit village tranquille de Corrèze, au bord de son lac.

Et puis, qui aurait osé entrer sans autorisation chez Mémé Plas, cette maîtresse femme, toujours habillée de noir, à la langue redoutable, qui, si elle n'y suffisait pas, savait aussi manier la pelle ou le tison comme personne ?

On la craignait dans tout le village. Un seul froncement de ses sourcils mettait en déroute les plus caboches du coin... On courait vite aux abris

si on ne voulait pas recevoir une bordée tirée de cette langue balistique qui vous déchargeait les mots comme on l'aurait fait de chevrotines.

Et elle faisait mouche à chaque fois.

— Oui, Mémé, promis, répondit André, ajustant sa casquette et calant sa canne à pêche sur l'épaule, son filet à poissons en bandoulière, en prenant le chemin du ruisseau.

Son regard s'égara vers le lac, en contrebas de la route, ses flots miroitants renvoyant le bleu et blanc du ciel que ponctuaient quelques nuages dodus semblables à autant de moutons.

Il faisait bon, en ce mois de septembre 1938. L'air était chaud et charriait des odeurs d'herbe grasse et de feuilles.

Sur les eaux étales, entre les berges boisées, glissaient de petites embarcations.

Tout était si calme, si paisible.

André savait, bien sûr, comme tout un chacun, ce qui se préparait ailleurs, dans ce vaste monde qui s'étendait au-delà des collines. On entendait, quand on laissait traîner ses oreilles à la terrasse du café, ou

à la radio, des rumeurs inquiétantes sur ce qui se tramait en Europe.

Certains, en particulier les anciens, prophétisaient de sombres heures à venir, mais on refusait de les écouter... Une certaine insouciance régnait encore.

Après tout, on avait fait la « der des ders », pas vrai ? La Grande Guerre, et on l'avait gagnée ! Les Boches¹ n'allaient quand même pas oser se frotter aux vainqueurs, ou on leur remettrait une déculottée.

Et puis ici, dans ce petit coin de Corrèze, entouré de la verdure douillette et chevelue des bois, près des eaux calmes du lac, on se sentait très, très loin de tout ça.

André n'y pensait donc pas trop en empruntant, non pas le chemin du lac, mais celui d'un des ruisseaux qui s'y jetaient... Son ruisseau.

Il exagérait. Ce n'était pas « son ruisseau », puisque d'autres gosses des environs venaient parfois s'y tremper... ou quelques amoureux en quête de discrétion. Mais le plus assidu... c'était lui.

1. Nom péjoratif donné aux Allemands.

Lui n'y amenait pas de filles pour leur arracher un baiser, sous le couvert des arbres. D'ailleurs les filles l'intéressaient assez peu, du moins celles du village, lui qui était toujours perdu dans ses livres et ses poèmes... Et puis, il fallait bien l'avouer, il ne les intéressait pas non plus.

À ce gringalet maigrichon, qui s'isolait pour lire ou écrire, elles préféraient la compagnie des joueurs de l'équipe de rugby locale, des gars solides, virils, des champions réputés dans toute la région.

Il demeurait donc souvent seul, avec ses livres et son sempiternel carnet de poésie qu'il transportait toujours sur lui, des fois que l'inspiration lui vienne au détour d'un chemin.

Il avait dépassé les dernières maisons du village et empruntait le petit sentier qui s'enfonçait dans les champs.

Georges aurait dû être avec lui. Ils étaient inséparables tous les deux, depuis la mort de leur mère et leur séjour à l'orphelinat Saint-Vincent.

Ces moments, ces épreuves partagées, avaient créé entre eux des liens forts. Georges était plus

que son grand frère, son soutien, son meilleur ami.

Mais Georges était parti, il était maintenant aux enfants de troupe, à Tulle, et ne revenait que pour les vacances.

André descendait donc seul au ruisseau.

Alors qu'il passait sous un barbelé, il entendit une voix laborieuse qui l'apostropha :

— Hé ! Le p'tit Dédé ! Tu vas taquiner la Vieille !

Dédé se retourna vers l'imposante silhouette en tenue de travail qui se dressait de l'autre côté du champ. Un gaillard de bonhomme, le genre à soulever les bottes de paille à bout de fourche d'une seule main, un colosse... Des jambes comme des troncs, un torse à concurrencer une barrique, des épaules d'ours... et un visage de gosse.

Le « Fondu », comme l'appelaient, avec une certaine méchanceté, les gens du village, lui adressait son sourire sans ombre, celui d'un enfant dont il avait aussi le regard.

Le Fondu était un gars gentil, mais certains « câbles », dans sa tête, avaient un peu grillé, ou

n'avaient jamais été connectés... Il avait la maturité d'un garçon de sept ans.

— Tu l'auras jamais, la Vieille, Dédé... l'est trop maligne pour toi !

Et de partir d'un grand rire franc et jovial qui résonna dans le champ.

— Tu verras ! répondit André. Tu verras ! Aujourd'hui je ne reviendrai pas bredouille... Je le sens.

Et c'était vrai. Il ne savait pas pourquoi, mais il le sentait... Aujourd'hui serait différent des autres jours.

Il n'imaginait pas, alors, combien il avait raison.

Alors qu'il s'éloignait dans le pré en pente, en direction du ruisseau, il se fit pourtant la réflexion que le Fondu avait deviné juste. C'était bien la Vieille qu'il venait taquiner.

La Vieille, c'était une truite. Pas qu'une truite... La Truite !

Les truites, ça n'arrête pas de grandir. Ça continue, tant que dure leur vie, si personne ne les pêche ou ne les mange avant.

Et celle-là, elle était bien vieille, tout au bout de la vieillesse, pour avoir tellement grandi.

Un mètre qu'elle mesurait ! Un véritable monstre.

Certains vieux du village lui en avaient parlé. À les entendre, il aurait cru que ce n'était là qu'affabulations pour impressionner les jeunes, s'il ne l'avait vue de ses propres yeux.

C'était deux ans plus tôt. Il était venu au ruisseau dans l'espoir de prendre un peu de friture.

Il avait lancé sa ligne, avait attendu, quand elle s'était tendue d'un coup, si fort qu'il avait failli la lâcher.

Arc-bouté, tous les muscles bandés, il avait tiré en arrière.

Qui pouvait exercer une telle traction ? Se pouvait-il que...

Alors, entre deux eaux, il avait deviné un monstre de truite plus grand que tout ce qu'il avait pu imaginer.

Il n'avait eu qu'un instant pour l'entrevoir... juste avant que le fil ne casse, et qu'elle ne s'enfonce dans les profondeurs de la vasque.

Il était resté abasourdi, à regarder l'eau où avait disparu le prodige d'argent.

Depuis ce jour, il était revenu, encore et encore, pour attraper la « Vieille », mais il ne l'avait jamais revue.

Têtu, il ne perdait pas espoir.

De toute manière, il aimait venir ici, dans la pénombre émeraude, au bas de cette petite cascade, dans cette vasque naturelle tapissée de cailloux bruns, sous le feuillage des arbres.

Avec des gestes que l'habitude rendait presque automatiques, il déplia la canne à pêche. Une belle canne à pêche que Georges lui avait offerte pour son anniversaire et dont il était très fier.

Il testa la ligne (il avait mis du fil solide, celui pour les grosses prises), avait vérifié l'appât et l'avait lancé...

Et là, dans la danse des rayons de soleil filtrant entre les branches pour se diffracter sur la surface du ruisseau, il avait attendu.

Le temps s'étirait alors que, les pieds dans l'eau presque jusqu'à la culotte courte, il sifflotait une chanson triste.

Était-ce lui, ou ce lieu avait-il quelque chose de spécial ? Le temps paraissait s'y écouler d'une manière différente.

Il aurait été incapable de dire combien d'heures il passa là, son esprit, bercé par le murmure de la rivière, vagabondant dans quelques vers de poème à naître.

La ligne, dans sa main, se tendit brusquement.

Se reprenant d'un coup, comme il se serait réveillé en sursaut, il serra la canne et la redressa. La traction se fit terrible, il dut solliciter tous les muscles de ses bras pour ne pas lâcher.

Il abaissa ses yeux vers le ruisseau et... elle était là, comme ce jour, deux ans plus tôt, sa forme d'argent s'agitant frénétiquement dans la vasque, l'eau giclant autour de son corps fuselé...

La Vieille !

Cette fois c'était la bonne !

Il ne la laisserait pas partir, et le Fondu en ferait une drôle de tête quand André repasserait devant lui avec sa prise, et tout le village aussi... et Mémé Plas !

Il serait le héros du jour ! Peut-être même de l'année.

Il tirait et tirait encore, relâchant juste un peu la traction pour la remettre aussitôt, luttant contre son adversaire d'argent dont la force, la volonté de s'échapper, de vivre, était incroyable.

Jamais André n'aurait pensé qu'un poisson puisse opposer tant de résistance. Mais jamais non plus il n'avait attrapé de truite de cet acabit. Même un brochet en aurait eu peur.

Mémé Plas allait en faire une tête.

Ragaillardir par cette pensée, il tira derechef, avec un regain de force.

La Vieille, qui commençait à faiblir, approcha un peu. Elle était presque hors de l'eau, quand...

Il crut tout d'abord rêver, mais des profondeurs de la vasque, derrière sa prise, lui sembla soudain filtrer une déroutante clarté, comme si quelqu'un avait éclairé le petit bassin naturel... mais de l'intérieur.

C'était impossible. Ça ne pouvait être que le reflet de son imagination. Comment...

Mais la lumière s'intensifiait de seconde en seconde, une lumière étrange, d'une couleur indéfinissable, qui s'approchait, montait vers la surface...

Devant le regard ébahi d'André, l'eau se mit à bouillonner, à se soulever, comme une bulle, avant de se briser en une vague formidable qui le balaya et le culbuta sur la grève, trempé comme une soupe...

Groggy, il se redressa sur un coude pour voir la Vieille, colossale, se tortiller sur les cailloux à moins d'un mètre de lui.

Elle était là, presque à portée de sa main.

Il tendit le bras pour attraper sa canne à pêche...

Trop tard... L'énorme truite, sur un dernier et magistral coup de nageoire, sauta dans la vasque et y disparut, entraînant la canne à pêche, qui la suivit dans les profondeurs du bassin.

Trempé, oscillant entre colère et désolation, il ne savait pas s'il allait éclater en sanglots ou en jurons plus abominables les uns que les autres, quand il entendit un gémissement.

Intrigué, il se retourna lentement pour découvrir... la forme svelte d'une jeune fille à la longue

chevelure, vêtue d'une robe claire, et un chat noir ébouriffé, échoués tous deux sur les cailloux à moins d'un pas de lui.

L'inconnue, immobile, lui tournait le dos, mais le chat, après s'être secoué d'importance pour extirper de son pelage l'eau qui l'alourdissait, le fixa de son regard émeraude et lui dédia un « Mrrrrrou ? » interrogateur.

Devant les curieux yeux vairons du petit félin qui le dévisageait avec une intensité presque dérangeante, il ne put retenir un :

— Ça, c'est pas normal.

